

CD, compte rendu critique. Mozart : Les Noces de Figaro / Le Nozze di Figaro. Sonya Yoncheva (Nézet-Séguin, 3 cd Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique.
Mozart : Les Noces de Figaro /
Le Nozze di Figaro. Sonya
Yoncheva (Nézet-Séguin, 3 cd
Deutsche Grammophon). Voici donc
la suite du cycle Mozart en
provenance de Baden Baden 2015
et piloté par le chef Yannick
Nézet-Séguin et le ténor Roland
Villazon : ces Noces / Nozze
marque le déjà quatrième opus
sur les 7 ouvrages de maturité

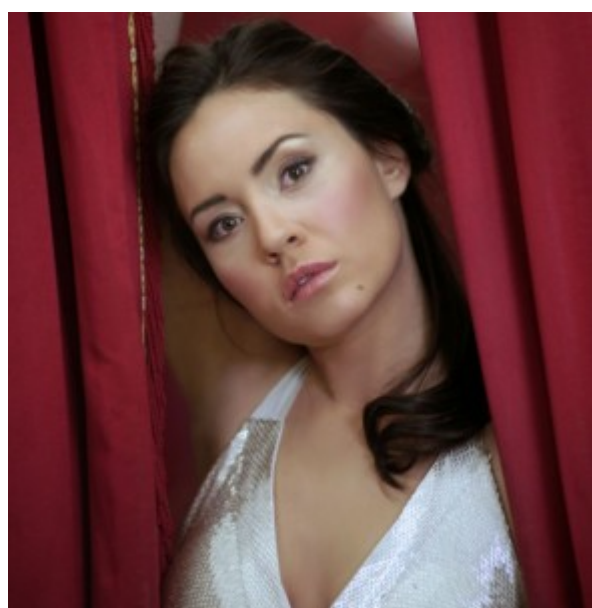
initialement choisis. Ce live confirme globalement les
affinités mozartiennes du chef québécois né en 1975, et qui
poursuit son irréprouvable ascension : il vient d'être nommé
directeur musical du Metropolitan Opera de New York. Hormis
quelques réserves, la tenue générale, vivace, qui exprime et
la vérité des profils et l'ivresse rythmée de cette journée
étourdissante, convainc. Soulignons d'abord, la prestation
superlative vocalement et dramatiquement de la soprano vedette
de la production. Elle fut Marguerite du Faust de Gounod à
Baden Baden (Festival de Pentecôte 2014) : la voici en
Comtesse d'une ivresse juvénile et adolescente irrésistible,
saisissant la couleur nostalgique d'une jeune épouse mariée
trop tôt et qui a perdu trop vite sa fraîcheur (quand elle
n'était que Rosine...). **Sonya Yoncheva** renouvelle totalement

l'esprit du personnage en en révélant l'essence *adolescente* avec une grâce et une finesse absolues : son « Porgi amor » ouvrant le II, est affirmation toute en délicatesse d'une aube tendre et angélique à jamais perdue : l'aveu d'un temps de bonheur irrémédiablement évanoui : déchirante prière d'une âme à la mélancolie remarquablement énoncée. Ce seul air mérite les meilleures appréciations. Car Sonya Yoncheva a contrairement à la plupart de ses consœurs, le charme, la noblesse, la subtilité et... surtout le caractère et l'âge du personnage. Inoubliable incarnation (même charme à la langueur irrésistible dans le duo à la lettre du II : *Canzonetta sull'aria*).

Une Rosina nostalgique inoubliable La comtesse blessée, adolescente de Sonya Yoncheva

EXCELLENCE FEMININE.....A ses côtés, deux autres chanteuses sont du même niveau : incandescentes, naturelles, vibrantes : la Susanne (pourtant au timbre mûre) de **Christiane Karg** (de plus en plus naturelle et expressive : sensibilité de son ultime air avec récitatif au IV : « Giunse alfin il momento / Deh vient , non tardar, o gioia bella... »), et surtout l'épatante jeune soprano **Angela Brower**, vrai tempérament de

feu dans le rôle travesti de Chérubin. Les 3 artistes éblouissent à chacune de leur intervention et dans les ensembles. Même **Regula Mühlemann** fait une Barberine touchante (cherchant son épingle dans le jardin : parabole du trouble et de l'oubli semés tout au long de l'action) au début du IV. Exhaustif et scrupuleux, **Yannick Nézet Séguin** respecte l'ordre originel des airs et séquences de l'acte III ; il dirige aussi tout l'acte IV avec l'air de Marceline (« il capo e la capretta » : épatante **Anne-Sofie von Otter**, plus fine actrice que chanteuse car



l'instrument vocal est éraillé), et le grand récit de Basilio (sur l'art bénéfique de se montrer transparent : « In quagli anni », chanté par un **Rolando Villazon**, malheureusement trop outré et maniéré, cherchant a contrario de tout naturel à trouver le détail original qui tue ; cette volonté de faire rire (ce que fait le public de bonne grâce) est étonnante puis déconcertante ;

dommage (rien à voir avec son chant plus raffiné dans l'Enlèvement au sérail, précédemment édité). Face à lui, le Curzio de **Jean-Paul Fauchécourt** est mordant et vif à souhait, soulignant la verve de la comédie sous l'illusion et les faux semblants du drame domestique. Contre toute attente, le Comte Almaviva de **Thomas Hampson** montre de sérieuses usures dans la voix et un chant constamment en retrait, – ce malgré la justesse du style et l'aplomb des intentions, et pourtant d'une précision à peine audible (même si l'orchestre est placée derrière les chanteurs selon le dispositif du live à Baden Baden). Le Figaro un rien rustre et sanguin de Luca Pisaroni est percutant quant à lui, trop peut-être avec une couleur rustique qui contredit bien des Figaro plus policés, mieux nuancés (Hermann Prey).



Sur instruments modernes, l'orchestre palpite et s'enivre au diapason de cette journée à perdre haleine avec la couleur trépidante, ronde du pianoforte dans récitatifs et airs ; pourtant jamais précipitée, ni en manque de profondeur, la baguette de **Yannick Nézet-Séguin** ne se dilue, toujours proche du texte, du sentiment, de la

finesse : l'expressivité souple assure le liant de ce festival enfiévré qui marque en 1786 la première coopération entre Da Ponte et Mozart, inspirés par Beaumarchais (le mariage de Figaro, 1784). Pour l'excellence des parties féminines, – le sommet en étant la subtilité adolescente de la Comtesse de Sonya Yoncheva, pour l'allure palpitante de l'orchestre grâce à la vivacité nerveuse du chef, ce live de Baden Baden mérite tous les éloges. Au regard des accomplissements ainsi réalisés, les réserves émises ne sont que broutilles face à la cohérence d'ensemble. Saluons donc la réussite collective de ce 4^e Mozart à ranger au mérite du duo d'initiateurs Nézet-Séguin et Villazon à Baden Baden.

CLIC de classiquenews de juillet 2016.

CD, critique. Mozart : Les Noces de Figaro / Le Nozze di Figaro. Sonya Yoncheva, Angela Brower, Christiane Karg, Anne Sofie von Otter, Regula Mühlemann, Jean-Paul Fauchécourt, Luca Pisaroni,



Thomas Hampson, Rolando Villazon... Vocalensemble
Rastatt, Chamber orchestra of Europe. Yannick Nézet Séguin,
direction – 3 cd Deutsche Grammophon 479 5945 / **CLIC de
classiquenews** de juillet 2016

ARTE diffuse le nouveau *Così fan tutte* d'Aix 2016



ARTE, ce soir, 22h20. Mozart: *Così fan tutte*. Depuis Aix en Provence, voici l'opéra des amours contrariés où deux couples de jeunes amants apprennent la trahison, l'oubli, les blessures des serments tués. Au départ, Ferrando (le ténor) aime Dorabella (la mezzo) et Guglielmo (le baryton), Fiodiligi (la soprano) : tout est en ordre dans cette Naples du XVIII^e. Mais, provoquant le sort au risque de tout perdre, les deux fiancés parient avec Don Alfonso, un aventurier qui a roulé sa bosse, que leurs aimées jamais ne les trahiront : c'est mal connaître le cœur des femmes, volages et légères : « ainsi font-elles toutes », / *Così fan tutte*. Aidé de sa complice délurée, elle aussi bien peu naïve sur le monde et les hommes, la servante Despina, attachée au service des deux belles, Alfonso démontre la facilité avec laquelle Fiordiligi et Dorabella s'amourache du fiancé de l'autre, en un croisement des attractions de plus troublantes. Déguisés en turcs frais arrivés au port de Naples, les deux jeunes hommes titillent le désir des deux jeunes femmes auxquelles leurs fiancés ont fait croire qu'ils sont partis à la guerre. Ecole du désenchantement, expérience cynique de la réalité de l'amour, *Così fan tutte* est le dernier opéra écrit avec Da Ponte. Mozart s'y révèle expert de

la fragilité et de l'inconstance. Tout ici palpite et s'aimante pour mieux perdre la raison des sentiments. Et c'est le couple des manipulateurs, les « vieux » contre les jeunes, Alfonso/Despina, qui jubilent en coulisse : la réalité a vaincu la naïveté. Que donnera la nouvelle production présentée en juillet 2016 par le Festival d'Aix ? C'est un spectacle d'autant plus attendu que l'opéra est emblématique de l'événement provençal, participant à sa première édition en 1958 (et dans une distribution déjà éblouissante qui est restée légendaire, associant dans les deux rôles féminins, les deux Teresa de l'heure, Berganza et Stich Randall, sous la baguette de Hans Rosbaud). Aix 2016 saura-t-il conserver son âme poétique fou en régénérant l'irrépressible sensibilité mozartienne ? Réponse **ce soir vendredi 8 juillet 2016 sur Arte, à partir de 22h20.**



INFOS PRATIQUES sur le site d'Arte :

<http://concert.arte.tv/fr/cosi-fan-tutte-de-mozart-au-festival>

distribution :

Kate Lindsey – Dorabella

Sandrine Piau – Despina

Lenneke Ruiten – Fiordiligi

Joel Prieto – Ferrando

Nahuel di Pierro – Guglielmo

Rod Gilfry – Don Alfonso

Freibrugerbarockorchester

Louis Langrée, direction

Christophe Honoré, mise en scène

Illustration : « je t'aime, moi non plus ». Désordre et trouble du sentiment amoureux par Fragonard (Le Verrou, DR)

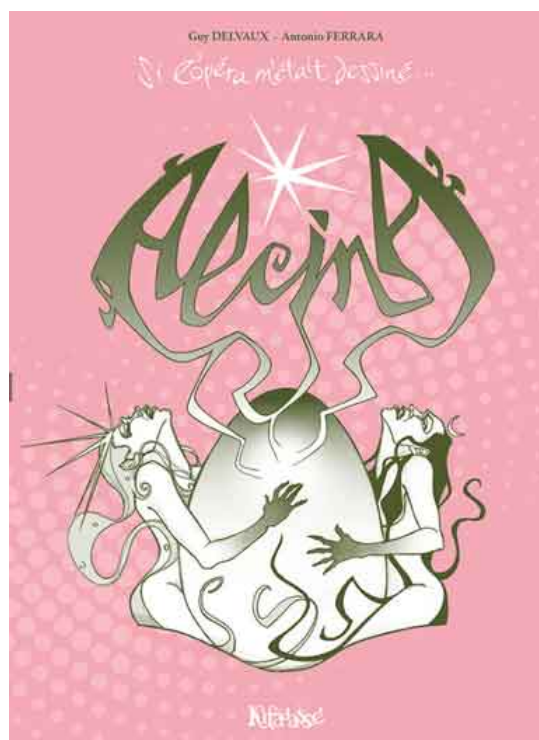
ETE 2020, notre sélection cd, dvd, livres (Otello par Jonas Kaufmann, entretiens avec Philippe Manoury...)

ÉTÉ 2020, sélection cd, dvd, livres. L'été, le soleil, la plage ou tout simplement le temps qui s'offre sans compter pour lire, écouter, découvrir... Chaque été, CLASSIQUENEWS vous

offre sa sélection des meilleurs titres cd, dvd livres qui ont marqué la Rédaction, depuis ce début 2020. Avec le confinement imposé, jamais la lecture et l'écoute, n'ont été plus assidues. Chacun pourra savourer encore et encore textes et partitions à l'ombre d'une plage ou face à un somptueux paysage, sous la voûte étoilée, à l'occasion d'un séjour, pendant un festival... Pour nous, c'est l'occasion de revenir sur les réalisations majeures pour mieux en mesurer la portée et le bénéfice le temps de vos vacances... Tous les titres ici réunis ont décroché la récompense suprême, le **CLIC de CLASSIQUENEWS**, ou méritent amplement d'être connus. Notre choix est subjectif, à torts ou à raisons bien sur, chacun selon son goût, mais de toute évidence, si vous n'en connaissez pas encore la teneur, chaque titre vous fera découvrir tout un monde sensible dont les manifestations ont su toucher nos rédacteurs.



LIVRES : lectures d'été 2020

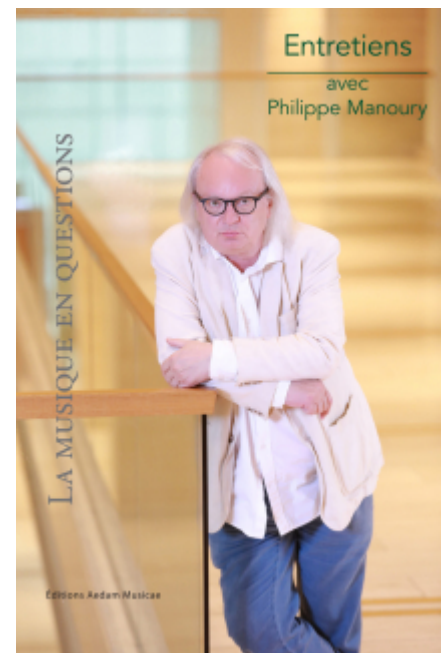


BD : ALCINA (Haendel / collection « Si l'opéra m'était dessiné » – éditions Kifadassé) – le coup de crayon est toujours aussi incisif ; la couleur lumineuse comme aquarellée. Voilà un second titre (après l'excellent *Thaïs*), qui donne vie au mythe d'Alcina, la magicienne impuissante : il est vrai que sa baguette voudrait infléchir l'amour. Or rien ni personne ne peut inféoder Eros. C'est tout l'enseignement de l'opéra baroque, et le drame lyrique de Haendel le dévoile

parfaitement, mettant l'accent sur ce qui pilote ici les personnages : leur impuissance solitaire. **Guy Delvaux** et **Antonio Ferrara** illustrent et présentent l'action imaginée par le compositeur baroque pour Londres, en 1735. Du roman chevaleresque de l'Arioste (Roland furieux), les auteurs des éditions **Kifadassé** analysent bien le profil de chaque individu, lui-même tiraillé entre désir et réalité, pris dans les filets d'un inextricable échiquier émotionnel. Le génie de Haendel met en lumière le désir de chacun(e), sujet de la tromperie ou de la manipulation. Alcina aime et envoûte Ruggiero ; celui ci est pourtant épris de Bradamante, laquelle accoste au rivage d'Alcina mais sous un déguisement masculin (Ricciardo) dont s'éprend Morgana, la sœur d'Alcina... Ruggiero reconnaîtra-t-il son ancienne fiancée ? La magie d'Alcina est-elle plus forte que l'amour ? En évoquant l'île enchantée

d'Alcina, où les hommes changés en animaux sont prisonniers de la magicienne, Haendel traite le thème de l'illusion et de l'échec amoureux. Alcina n'est-elle pas victime de ses propres enchantements ? Grâce à un scénario bien ficelé, un dessin fin et nerveux, et aussi un sens aigu de la couleur, les passions baroques ainsi revivifiées dévoilent leur irrésistible actualité. Après avoir abordé l'amour sensuel puis mystique de la courtisane Thaïs, voici la puissance défaite de l'admirable Alcina, magicienne très fragile... On a déjà hâte de découvrir le prochain titre de la collection « *si l'opéra m'était conté* » ... : Norma.

PHILIPPE MANOURY : ENTRETIENS (Aedam Musicae) – Pensée aiguë, création conceptuelle exclusive voire tonitruante (dans le sillon de son confrère Boulez), Philippe Manoury ne mâche pas ses mots dans cette collection d'entretiens qu'il a lui-même assemblée afin d'organiser des thématiques claires et éviter les redites possibles... En presque deux décennies (de 2003 à 2018), le compositeur français, qui s'est exilé aux States (Californie) puis est revenu en France, travaillant surtout pour l'Allemagne passe au crible la réalité de la vie musicale hexagonale, les éléments d'une spécificité française dont le bilan reste sombre, car la création et la musique savante ont désormais leurs jours comptés... Les pages les plus intéressantes sont celles dédiées à son œuvre : hélas peu de mots sur son (meilleur) opéra à ce



jour : « K » d'après Kafka ; mais des précisions utiles sur Ring (la trilogie Köln, pour la ville de Cologne) ; sur le récent et très engagé Kein Licht, texte d'Elfriede Jelinek (entre écologie et nucléaire, inspiré de la catastrophe de Fukushima). A travers les pages et les réponses aux questions posées, se précise une écriture soucieuse de la forme, capable de dépasser le classicisme, de réussir le développement, l'imaginaire, l'anticipation pour produire in fine une musique organique, peut-être capable de suivre des règles magnétiques et naturelles, comme s'il s'agissait de lois nouvelles fixées par des phénomènes d'attraction encore inédits (où le son acoustique, électronique pèse autant que la forme et le geste). Demain, Manoury rêve d'écrire un opéra d'après Joyce (Ulysse). On rêve qu'il mette à exécution ce projet. L'admirateur de Wagner pourrait bien signer là son prochain chef d'oeuvre...

La musique en questions – Entretiens avec Philippe Manoury

Nombre de pages : 216 pages – éditions [Aedam Musicae](#)

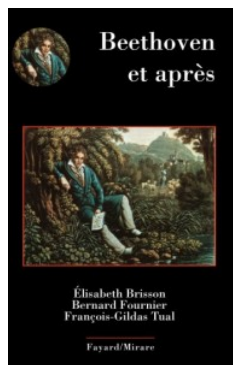
Coll. Musiques XX-XXIe siècles – Format : 14.5 x 22.5 cm (ép.
1.8 cm) (301 gr)

Dépot légal : Mai 2020

Cotage : AEM-228

ISBN : 978-2-919046-72-0

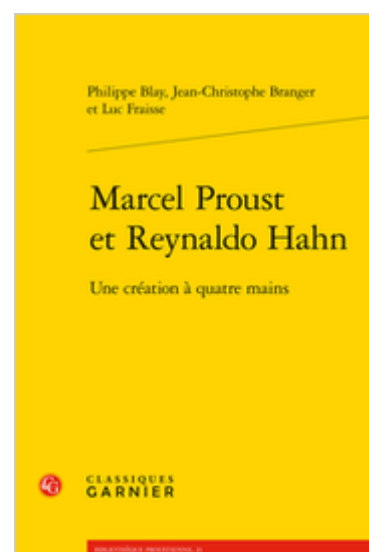
Disponibilité : en stock, envoi immédiat



LIVRE, événement. Beethoven et après par **Élisabeth Brisson, Bernard Fournier, François-Gildas Tual (Fayard / Mirare)**. Nous ne pouvions pas passé sous silence l'année des 250 ans de la naissance de Ludwig. Une année commémorative mise à mal par la pandémie de la covid 19... Immédiatement, le génie beethovénien a été reconnu, mesuré, analysé à sa juste valeur, créant une onde de choc et

d'influence, persistante et durable. Tous ses contemporains (excepté Goethe qui rencontre le musicien sans suite) ont célébré la grandeur de l'artiste, la dimension messianique de son écriture, sa fougue révolutionnaire, en particulier dans ses œuvres symphoniques. A l'époque qui suit la Révolution française dont les valeurs suscitent l'adhésion du compositeur né à Bonn (fraternité, égalité, liberté), quand Bonaparte prend le pouvoir et devient Empereur, Beethoven crée la musique de cette déflagration qui sculpte l'Europe politique. Même à l'époque du Congrès de Vienne (1815), Beethoven est le compositeur majeur reconnu par tous. Transcriptions, partitions conçues dans son influence directe... [Lire notre présentation complète](#)

Livre, critique. Marcel Proust et Reynaldo Hahn, **Une création à quatre mains** (collectif, **Classiques GARNIER**). Nous vous y trompez pas : le vrai sujet de ce livre passionnant est **Reynaldo**, moins Marcel. La révélation est totale : celui que l'on considère souvent comme une aventure passagère dans la vie sentimentale de Proust (rencontre vers 1894-1895), gagne un nouveau profil, réestimation nécessaire car Reynaldo Hahn fut une personnalité majeure du Paris de



la Belle Epoque, un penseur et un esthète, un théoricien, amateur de peinture et des arts en général, compositeur évidemment et plus que le confident de Marcel, un double, un frère, cultivant la conversation et le dialogue : un ami de longue date qui éblouit par son tempérament aussi sensible, cultivé que sincère et loyal. Ils échangent et créent à quatre mains dans un mouvement et une liberté de pensée continue. Les contributeurs argumentent et expliquent en quoi il y a égalité et respect mutuel entre deux frères habités par l'esprit de création. A l'époque du wagnérisme triomphal et incontournable, Reynaldo ne cesse d'exprimer son admiration pour l'écriture de Massenet dont le « charme » égale celui de Mozart... le compositeur livre avec son opéra « L'île du rêve » son ouvrage le plus exquis...

Les textes n'écartent pas non plus les points de divergence, pierres d'achoppement pour des échanges plus riches encore : si Marcel Proust s'intéresse surtout à la musique pure, instrumentale, présente et questionnée dans son œuvre à travers la Sonate de Vinteuil (compositeur imaginaire qui les synthétise tous), – une matière pure en quelque sorte qui dans le bain des sentiments qu'elle fait surgir, permet la révélation de l'identité propre-, Reynaldo Hahn immergé dans le travail de composition, se définit surtout, essentiellement, dans le rapport de la musique avec le chant (d'où son admiration pour le plus grand compositeur lyrique alors, Massenet)...

Voilà qui éclaire généreusement les coulisses de la création et le goût comme la sensibilité de deux personnalités artistes, deux créateurs français parmi les plus attachants au carrefour des deux siècles. Les 6 textes s'avèrent captivants pour qui souhaite comprendre les affinités électives, la généreuse estime qui ont aimanté l'esprit de Proust et de Hahn, depuis leur première rencontre.

Livre, critique. Marcel Proust et Reynaldo Hahn, Une création à quatre mains (collectif, Classiques GARNIER, collection

« Bibliothèque proustienne » n°21).
<https://classiques-garnier.com/marcel-proust-et-reynaldo-hahn-une-creation-a-quatre-mains.html> – 229 pages / prix indicatif : 29 euros. **ISBN:** 978-2-406-06478-7.

LIVRE événement, critique. Francis Claudon : STENDHAL et la musique (UGA éditions, 2020) – Il n'est pas un écrivain plus mélomane que Henri Beyle dit Stendhal (1783 – 1842). A son époque le journaliste, chroniqueur au Journal de Paris informe ses lecteurs sur l'état et l'évolution de l'opéra italien, une passion manifeste pour l'auteur de Lucien Leuwen. L'esprit de Stendhal, son acuité pénétrante de faux dilettante et de vrai musicographe agace les meilleurs compositeurs (Berlioz), jaloux d'y relever la pertinence d'une pensée aussi élégante qu'intelligible du plus grand nombre. Ainsi Stendhal a ses « moments » ou plutôt ses séquences toutes bien trempées car l'œuvre est celle d'un défricheur et curieux, disparate autant que contrasté : sa scandaleuse biographie Haydn (objet d'un plagiat en règle opéré à l'insu de Giuseppe Carpani), son moment Schubert, évidemment sa vie de Rossini, surtout ses pénétrantes affinités avec Cimarosa et principalement Mozart... affirme l'autorité d'un écrivain qui pense et comprend la musique. Il est assez surprenant que l'auteur de la Chartreuse de Parme mette sur un pied d'égalité admirative le Napolitain et le Salzbourgeois. Mais n'est ce



pas là la globalité équilibrée d'un goût sûr comprenant son gemme léger, brillant, virtuose (Cimarosa) aux côtés de son diamant plus sombre et mélancolique voire préromantique : Mozart ? L'auteur de ce livre passionnant distingue ce en quoi Beyle a su expliquer et diffuser un goût, une sensibilité, depuis fondatrice d'une génération d'amateurs mélomanes romantiques. En particulier une passion pour les ficelles et la mécanique du sentiment amoureux, un sujet partagé avec son prédécesseur Wolfgang. Le « goût Stendhal » se précise ici à travers 5 parties aux chapitres denses relevant d'une approche cohérente. On y remarque marqueurs emblématiques, le « Rossiniste de 1815 », le fan de Malibran (en tournée)... Mais le bénéfice le plus musical ici s'affiche clairement dans le rapprochement de certains éléments des opéras de Cimarosa et de Mozart dont les situations, la formule théâtrale influencent directement la trame et les schémas dramatiques des romans de Stendhal (partitions littéraires moins connues à son époque qu'elles ne le sont actuellement) : ainsi dialoguent le littéraire et l'opéra, et se nourrissent à la source musicale et lyrique, Il Viaggio a Reims de Rossini et Le Rouge et le Noir ; Otello de Rossini ou Idomeno et La Clemenza di Tito de Mozart fécondant l'intrigue et la trame



psychologique des personnages de La Chartreuse de Parme... Du reste, c'est cette passion de la musique qui confère aux champs et réalisations multiples d'un Beyle protéiforme, leur unité profonde. L'intuition et la justesse du goût de

Stendhal se dévoilent encore dans ses commentaires de l'ultime seria de Mozart, La Clemenza di Tito dont il est ainsi le premier auteur à relever, en une intuition visionnaire, le génie sidérant. Magistral. LIVRE événement, critique. Francis Claudon : STENDHAL et la musique (UGA éditions, 2020) – ISBN : 9782377470785.

PLUS D'INFOS, achat du titre numérique / papier sur le site de

l'éditeur [UGA – Université Grenoble Alpes](#) :

<https://www.uga-editions.com/menu-principal/collections-et-revues/toutes-nos-collections/bibliotheque-stendhalienne-et-romantique/stendhal-et-la-musique-505545.kjsp>

—

**Notre sélection CD : écoutes
enchantées**

L'intégrale BEETHOVEN 2020

CD, coffret événement. The New Complete Edition BEETHOVEN 2020 (118 cd, 2 dvd, 3 bluray, DG Deutsche Grammophon). Pour les 250 ans de la naissance de Beethoven, la firme Deutsche Grammophon renoue avec l'époque des somptueuses intégrales discographiques et crée l'événement en cette fin d'année 2019, en éditant un coffret remarquable à tout point de vue : autant pour la qualité des versions choisies que la présentation et le soin éditorial réalisé pour cette édition saluée par un **CLIC de CLASSIQUENEWS**. Difficile de trouver sur le marché intégrale mieux conçue : en partenariat avec la Beethoven Haus Bonn et la fondation officielle Beethoven 2020. En découlent dans cette boîte magique 175 heures de musique en **118 cd, 2 dvd** (Fidelio par Bernstein / Symphonies 4 et 7 par C Kleiber) et **3 blu-ray audios** (Symphonies Karajan / Sonates pour piano par W Kempff / Quatuors par le Quatuor Amadeus). Ainsi Deutsche Grammophon présente l'intégrale la plus complète et remarquablement éditée. La richesse du contenu musical a été possible grâce au travail en partenariat entre DG et 10 autres labels. [LIRE notre présentation complète de l'intégrale BEETHOVEN 2020 édité par Deutsche Grammophon pour les 250 ans de Ludwig van Beethoven](#)



CD événement, critique. VERDI : OTELLO. Kaufmann, Lombardi; Pappano (2 cd SONY classical, 2019). D'emblée c'est le sens du détail et le souffle cinématographique instillés par la direction d'Antonio Pappano qui s'avèrent prenants et exaltants, d'un bout à l'autre. Le chef, directeur musical de la ROH à Londres et aussi des troupes romaines de Santa Cecilia, emporte toute l'équipe, dès



l'amorce de la tempête initiale, les premiers dialogues viriles : Othello, Cassio, Iago, comprenant aussi l'excellent chœur dont « Fuoco di gioia » souligne le mordant dramatique, le sens du verbe, l'énergie collective. Avant Pappano, Rome avait déjà accueilli une somptueuse version, à juste titre légendaire, réunissant il y a 60 ans, Jon Vickers, Leonie Rysanek, Tito Gobbi, sous la baguette éruptive, expressionniste de Tullio Serafin.

La complicité des interprètes réunis à Rome en 2019 explose dans cette arène vive où Verdi évoque la folie shakespearienne dont Othello est la victime la plus effrayante et bouleversante. Celui pour lequel la culpabilité de Desdémone ne fait aucun doute, qui la tue même en toute bonne foi, découvre ensuite, l'irréparable et la faute abjecte qu'il a commise. Cette emprise du guerrier, manipulé par Iago, mais pas seulement, car il y avait en lui, un terreau propice au doute et au soupçon, est la clé du personnage ; l'éclairage souterrain en est ainsi explicité par l'implication magistrale qu'en donne ici **Jonas Kaufmann** pour lequel il était primordial

d'enregistrer au studio le rôle des rôles pour les ténors, après l'avoir abordé sur scène (à Londres avec Pappano à l'été 2017 dont un dvd garde la trace ; à Munich avec Petrenko). Le ténor bavarois cisèle chaque mesure comme la tirade d'un rôle doué de multiples nuances (du désir amoureux à la rancoeur jalouse, de la douceur enivrée à la rage vengeresse). L'intranquillité et la sincérité, tout autant, habitent le personnage du Maure ; une force sauvage et une délicatesse susceptible qui fondent un défi expressif pour tout interprète. Kaufmann prolonge ici le chemin incarné par le légendaire et halluciné Vickers dont on retrouve la déchirure primordiale malgré la différence de timbre. **Jonas Kaufmann** électrise le drame verdien : son ténor barytonant, aux raucités félines dont les couleurs changent selon le sentiment et la situation, rétablit le théâtre et la vérité, quitte à chanter « laid » comme Callas. En lui s'écoule un être instable, déchiré par le doute, un vaillant faible, rattrapé par ses démons intérieurs. D'autant que le timbre du ténor s'est assombri, élargi. La folie shakespearienne hantée par la mort et l'abandon s'incarne ici avec une vérité théâtrale superlative. La cuirasse d'Otello se brise sous la pression du soupçon devenu obsession. Le chant parle, susurre, s'irradie, s'éclaire de mille nuances de la folie (jusqu'au contre-ut, le seul de la partie, quand l'époux injurie sa femme en la traitant de « pute » / quella vil cortigiana...). Autant de contrastes rauques et félins s'entendent aussi à l'orchestre, comme un double amplifié.



Aux côtés de ce funambule halluciné, jaloux, blessé, **le Iago de Carlos Alvarez** sait lui aussi cultiver la nuance dans la noirceur la plus serpentine (excellent duo final du II) ; la Desdémone de **Frederica Lombardi** ne démerite pas, mais ne maîtrise pas la palette des teintes mordorées dont est capable le magicien Kaufmann : quel

dommage car la jeunesse de la soprano s'en ressent dans son Ave Maria puis l'air du saule. Trop poli et lisse, trop joli,

comparé au réalisme filigrané de son partenaire. Même implication, plus prenante cependant concernant le Cassio de **Liparit Avetisyan** : un rôle qu'a chanté Kaufmann à ses débuts verdiens : Avetisyan réussit entre autres « Miracolo vago dell'aspo e dell'ago » avec un bel aplomb qui donne épaisseur à celui que Iago a désigné comme l'amant de Desdémone... L'édition de ce coffret indispensable est comme la cohérence de l'interprétation : plus que convaincante, superlative. A mettre dans le rayon des incontournables avec son [Radamès, précédemment enregistré pour Sony en 2015.](#)

CD, événement. VERDI : OTELLO. Kaufmann, Lombardi, Pappano (2 cd SONY classical, 2019)

Otello: Jonas Kaufmann

Desdemona: Federica Lombardi

Iago: Carlos Alvarez

Emilia: Virginie Verrez

Cassio: Liparit Avetisyan

Roderigo: Carlo Bosi

Lodovico: Riccardo Fassi

Montano: Fabrizio Beggi

Araldo: Gian Paolo Fiocchi

Orchestre, Choeur de l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia.
Antonio Pappano, direction musicale / *Enregistré dans les studios de la Santa Cecilia à Rome juin juillet 2019.*

CD, critique. CAGE MEETS SATIE (1 cd PARATY)...

étrange autant qu'improbable mise en dialogue. Certes l'Américain du XX^e ne cachait pas son admiration pour la facétie délirante, poétique, séditeuse du Français. Ainsi, comme portée par cette filiation que peu ont su exploiter, l'équation pétille ici, s'électrise même grâce au jeu mordant, inventif des deux



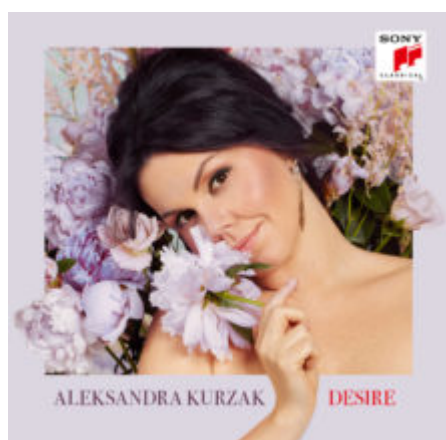
pianistes défricheurs : Anne de Fornel et Jay Gottlieb. Cage a favorisé la diffusion du Socrate de Satie aux States ; bel hommage et bel engagement pour le compositeur français qui fit imploser conventions et usages. Même irrévérence créative dans Three Dances (1945) qui semble prolonger l'esprit subversif du Français. Le tryptique (utilisé par Merce Cunningham dans son ballet Dromenon en 1947) affirme les vertus des pianos préparés dont la palette sonore, décalée, percussive, envisage un tout autre langage pour l'instrument. Un chant libéré qui sait s'immiscer dans les racines et l'essence du son, hors des codes convenus, hors de tout développement narratif. La démarche aurait été validée par Satie lui-même.

A l'inverse de ce jaillissement rythmique premier, Expériences n°1, également utilisé aussi par Cunningham, fait valoir son essence transparente, aérienne où les touches blanches dialoguent avec le silence. Une méditation qui revisite l'introspection suspendue du Satie des Gnossiennes et des Gymnopédies.

La pièce maîtresse du programme demeure Socrate de Satie (1918), drame en 3 parties, évoquant l'illustre destin du Philosophe, ici réalisé dans la version pour 2 pianos de Cage de 1968 (sans la voix). A travers les 3 épisodes, l'Américain retrouve la liberté d'un geste révolutionnaire, celui de Satie l'inventeur de formes inédites. Le dernier mouvement étire sa temporalité intériorisée jusqu'au silence. Un retour au

mystère et à la poésie pure de la musique. Réjouissante rencontre.

CD, critique. CAGE MEETS SATIE : works for 2 pianos. John **CAGE** (1912-1992) : Three Dances pour deux pianos préparés (1944-1945) ; Expériences n° 1 pour deux pianos (1945). Erik **SATIE** (1866-1925) : Socrate pour deux pianos (1917-1918 / 1968). **Anne de Fornel** et **Jay Gottlieb**, pianos. 1 CD Paraty. Enregistré en mars 2019 à Paris. Durée : 56mn.



CD, critique. Alexandra KURZAK : DESIRE – Soprano lyrique et dramatique, la mezzo soprano polonaise **Alexandra Kurzak** (madame Alagna à la ville), nous livre ici un (premier) récital discographique solo (chez Sony) de première qualité mettant en avant la chaleur de son timbre



cuivré, son tempérament tragique, son style économe, sobre, d'une justesse rare, soit du lirico au spinto. C'est d'abord la prière de l'humble servante (« Io son ancella ») qu'est Adriana Lecouvreur, « Fedelta », âme ardente aux aigus filés en une extase idéale. Le grain corsé du timbre affiche sa raucité de mezzo dans Ernani, aux accents callasiens, car en plus de la puissance et de l'intensité, la diva sait aussi filer une belle ligne colorature... à fort caractère, dans l'aria et la cabalette d'Elvira, d'une agilité, brillante, pleine de panache (« Surta è la notte. Ernani, involami »)...

Même vocalises précises et percutantes, d'une claire flexibilité dans le « Boléro » d'Elena (« Mercè, dilette amiche ») des Vespri Siciliani de Verdi. La combinaison brillance et couleurs est exemplaire. Voilà comme Anna Netrebko une verdienne attachante qui prolonge sa Luisa (Miller) écoutée en 2018 à Monte-Carlo. Caressante, implorante, sa Tosca dans sa fameuse prière à la Madone (« Vissi d'arte... »), émeut par la sincérité de sa blessure et un souffle / legato parfaitement maîtrisés.

Le chant à la lune de Russalka, l'air de la lettre de Tatiana dans Eugène Onéguine de Tchaïkovski imposent un sens dramatique et une intelligence de ligne comme de la couleur et des respirations, envoûtants. Sur les traces de Mirella Freni, sa Micaela (« Je dis que rien ne m'épouvante », extrait de Carmen) saisit par sa tendresse sobre ; quand sa Cio Cio San (Madama Butterfly) bouleverse tout autant dans l'ivresse tragique d'« un beldí vedremo ». Leonora du Trouvère atteint une autre ivresse éperdue car le timbre et l'instinct de la diva inspirée lui permettent d'incarner idéalement l'angélisme amoureux de celle qui est prête à mourir pour son cher Manrico : l'air « D'amor sull'ali rose » exprime les espoirs jusqu'au vertige d'une âme loyale, enivrée par l'amour qui la submerge et la porte.

Les couleurs fauves du timbre, l'intelligence du style, l'opulence des aigus confirment le tempérament d'une diva admirable qui chante, exprime, bouleverse en quatre langues. Dommage que le chef ne suive pas l'exquise diseuse, la belcantiste enivrée sur ce niveau d'excellence.

CD, critique. DESIRE : Alexandra KURZAK, mezzo soprano **Airs d'opéras de Verdi, Puccini, Bizet, Cilea, Leoncavallo, Tchaïkovsky, Dvorak.** Morphing Chamber Orchestra. Frédéric Chaslin, direction – (1 cd SONY classical – Enregistré en avril 2019).

CD, critique. Sweet dreams. Varduhi Yeritsyan, piano (1 cd Paraty). La sensibilité de la pianiste arménienne **VARDUHI YERITSYAN** se déploie sans artifices ni affectation; dans la richesse attrayante d'une sincérité qui réveille les souvenirs et vivifie la pudeur. Son piano mystérieux et insouciant ne manque pas de qualités suggestives : les séquences ou seynettes du Katchatouriam sont saisies avec une acuité expressive bien articulée dont on loue aussi la séduction poétique et le sens d'une divagation onirique. Pour Prokofiev, le jeu se fait plus précis, serré, rythmique, d'un panache tout aussi badin que racé (Walk, Tarentella). Pour nous, l'enchantement de l'enfance s'exprime librement à travers les 24 épisodes de l'Album de Tchaïkovski, condensé de charme et d'ivresse mélodique et rythmique qui approche l'activité fabuleuse du ballet Casse Noisette.



CD, critique. Transcriptions lyriques. Alissa Zoubritski, piano (1 cd Paraty, 2018). Comme sa consœur arménienne Varduhi Yeritsyan qui sort également un album personnel chez Paraty, la pianiste franco-moldave **Alissa Zoubritski** réussit ce premier programme sous l'étiquette fondée par Bruno Procopio : elle y fusionne un récital dont la diversité dévoile des capacités volubiles et contrastées, comme il se distingue aussi par des choix personnels qui produisent des filiations et correspondances bienvenues. Le titre déjà vaut note d'intention « Transcriptions lyriques » : il entend démontrer la vocalité du piano, le clavier étant cette « voix » spécifique apte à exprimer sentiments et situations à l'égal de la scène opératique. La pianiste ajoute aux standards bien connus (Le Rossignol d'Alabiev, Kaddish de Ravel...), quelques perles inédites, manifestement séduisantes tels Les irrésistibles Chemins de l'amour de Poulenc, Le Rêve de Rachmaninov dont on reconnaît une nouvelle force expressive dans l'exercice de transcription. Inusables, gagnant même un surcroît d'expressivité dans leur forme exclusivement pianistique, La Maja de Granados comme le Pétrarque de Liszt se distinguent par la justesse engagée de la pianiste. Alissa Zoubritski inscrit aussi son cycle au XXI^e avec la « transcription création » Tic Tac de Jean-Baptiste Robin (2018), heureux délire rythmique et swingué sur le thème d'une horloge dérégulée.



DVD : découvertes et ivresses totales



DVD, Blu ray, critique. **TURANDOT : Wilson / Luisotti (BelAir classiques)**. Gestuelle statique et frontale, pas mesurés et saccadés, lumière diffuse (lunaire pour le premier acte) : l'imaginaire visuel et cette apologie de mouvements épurés à l'économie, défendus depuis des lustres (souvent de façon systématique) par **Bob Wilson** fonctionnent indiscutablement ici : l'univers d'une Chine terrorisée par la princesse sanguinaire, où la foule malmenée par les guerriers impériaux

s'ébranle au diapason de la meule qui aiguise la lame du bourreau... tout est magnifiquement dit dès le premier tableau : les êtres sont réduits à des mouvements d'automates, précisément muselés par un régime tyrannique.

Dans ce tableau létal et glaçant, morbide totalement déshumanisé, les 3 ministres des rites agissent comme des bouffons qui détendent singulièrement la tension ambiante : les 3 masques réalisent l'incursion de la commedia dell'arte dans cette barbarie collective où flotte comme une ombre la figure tutélaire de Turandot princesse hallucinante qui peut n'avoir jamais existé ! Ils tentent de déchirer la possession qui s'est saisie du cœur du prince Calaf après avoir vu la princesse inaccessible. Ainsi l'univers du conte de Goldoni, est il visuellement bien restitué, subtile équation entre exotisme, cruauté, onirisme. [LIRE notre critique dvd opéra : Turandot par Bob Wilson et Luisotti \(Madrid, 2018 – BelAir classiques\)](#)

Sélection classiquenews 2020, opérée par Lucas Irom et Alban Deags, avec tous les rédacteurs cd, dvd, livres de classiquenews.com

Tamerlano de Vivaldi



France Musique. Jeudi 28 juillet 2016, 20h. Vivaldi : Tamerlano, opéra pasticcio créé en 1735 à Vérone. Livret d'Agostino Piovene. Peu à peu les opéras de Vivaldi sortent de l'ombre où ils agonisaient. Une véritable résurrection du Vivaldi lyrique voit ainsi le jour depuis

quelques années, grâce en partie à l'engagement des nouveaux ensembles et solistes. Thibault Noally (chef en résidence à Beaune et déjà remarqué pour la justesse de son expressivité) et son ensemble Les Accents accompagnent ainsi une distribution prometteuse dont les excellentes chanteuses : la mezzo veloutée voluptueuse Léa Desandre (Andronico, le fiancé d'Asteria), et surtout l'incandescente soprano Anna Kasyan (Adaspe), lauréate du convoité Concours de Bel Canto Vincenzo Bellini.

Pasticcio du dernier Vivaldi

Après Handel (Tamerlano, Londres, King's Théâtre, 1724), le dernier Vivaldi se passionne pour la figure sublime du vaincu Bajazet que sa grandeur morale rend supérieure à la barbarie de son geolier, Tamerlano... Tamerlano est un opéra pasticcio dans lequel Vivaldi compose l'intégralité des récitatifs et l'essentiel des airs tout en empruntant certains d'entre eux à ses opéras précédents (Giustinio, Farnace, Semiramide, Motezuma) mais aussi à ses confrères napolitains (et rivaux car ce sont eux que le public vénitien désormais acclame) : Hasse, Giacomelli, Broschi. L'intrigue met en scène Bajazet, sultan ottoman, défait par Tamerlan, cruel empereur des Tartares, qui souhaite épouser Asteria, fille de Bajazet. Désespéré, Bajazet se donne la mort. Scènes de passions, de colère et de jalousie sont l'occasion pour Vivaldi de proposer des airs virtuoses voire pyrotechniques comme le fameux air "Sposa, son disprezzata" chanté par Irène à l'acte 2. Voilà le cas exemplaire et fréquent d'une tragédie morale, propre au genre seria, qui a contrario ne se finit par bien, et aurait dû s'intituler non Tamerlano mais bien, Bajazet. Comme Handel avant lui, Vivaldi remodèle le drame à la fois politique et sentimental. Tamerlano retient captif Bajazet dont il aime la fille Asteria. Il s'est écarté depuis de sa précédente fiancée, Irène. Si Bajazet accepte qu'Asteria épouse son geôlier et vainqueur, il aura la vie sauve : Bajazet refuse de vendre sa fille contre sa liberté.

En un tableau sombre et lugubre, dont Handel a le secret, Bajazet le magnifique se donne la mort. Saisi par ce geste d'une ultime et fatale loyauté, Tamerlano renonce à Astéria qui peut épouser son aimé, Andronico ; puis revient vers Irène. Ce que nous apprend Tamerlano, c'est la grandeur morale du prisonnier, soumis à un odieux chantage qui préfère renoncer et se donner la mort que donner sa propre fille.

ANTONIO VIVALDI / 1678-1741

Tamerlano

Opéra pasticcio en 3 actes, créé en 1735 au Teatro Filarmonico de Vérone.

Livret d'Agostino Piovene

version de concert

Donné le 23 juillet 2016 à Beaune, Cour des Hospices, 21h

Bajazet : Florian Sempey

Tamerlane : David DQ Lee,

Astoria : Anthéa Pichanick,

Andronico : Léa Desandre

Irene : Blandine Staskiewicz

Idaspe : Anna Kasyan,

ORCHESTRE LES ACCENTS

Direction musicale : THIBAUT NOALLY

Consultez la page Tamerlano sur le site du Festival de Beaune

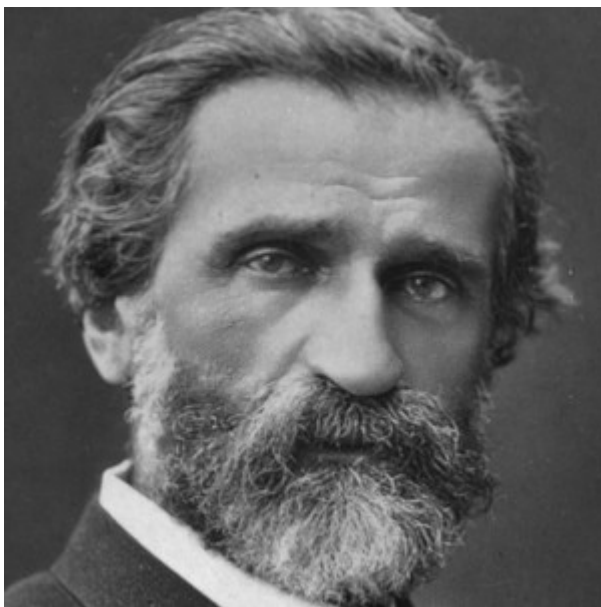
2016

<http://www.festivalbeaune.com>

Requiem de Verdi dirigé par

Tugan Sokhiev

France 3. Requiem de Verdi, mercredi 27 juillet, 20h50. Focus festif sur les Chorégies d'Orange, avec un regard rétrospectif sur les grandes heures d'Orange suivi par France Télévision depuis 6 années déjà : extraits des récitals et performances in loco des plus grands solistes lyriques, c'est à dire Joseph Calleja, Ermonela Jaho, Vittorio Grigolo, Christophe Willem, Salvatore Adamo, Julie Fuchs, Alexandre Duhamel, Armando Noguera, Nathalie Manfrino, Florian Sempey,... airs d'opéras, grands chœurs, danse, un choix équilibré de spectacles déjà donnés illustre ce best of made in Orange.



A 22h45, Requiem de Verdi, dans l'interprétation donnée en juillet 2016 par l'Orchestre du Capitole de Toulouse et son chef attiré, Tugan Sokhiev. **Le Requiem de Verdi** à Orange est mis en images par le dessinateur **Philippe Druillet**, comme *Carmina Burana* il y a 2 ans, pour un spectacle total qui embrase le Théâtre Antique. **Philippe Druillet** crée pour cet événement

une quinzaine de peintures originales, travaillées en infographies et projetées par mapping vidéo sur le mur monumental. Les créations ainsi projetées accompagne l'oeuvre magistrale de Verdi, un Requiem spectaculaire, au dramatisme, digne d'un opéra. Là s'élève la voix humaine contre la tragédie de la mort : Verdi y concentre tout son talent de génial auteur pour le théâtre lyrique. La dernière plainte, à la fois prière et renoncement de la soprano et du chœur, à l'énoncé des paroles ultimes, Requiem aeternam, donne la chair de poule par sa déchirante vérité.

Avec l'Orchestre National du Capitole de Toulouse et le Chœur de l'Orfeón Donostiarra, sous la direction de Tugan Sokhiev.

Solistes : **Krassimira Stoyanova**, soprano ; **Ekaterina Gubanova**, mezzo-soprano ; **Joseph Calleja**, ténor et **Vitalij Kowaljow**, basse.

Spectacle enregistré les 15 et 16 juillet 2016 au Théâtre Antique d'Orange.



Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour de Rameau



France 2. Vendredi 22 juillet 2016, 1h15.

Rameau : Fêtes de l'hymen et de l'amour.

Dans son cycle Nuits d'été, France 2 diffuse un concert lyrique inédit réalisé pour l'année Rameau 2014 (250 ans de la mort du compositeur Dijonnais, le génie incontesté de la musique française baroque avant l'essor du néoclassicisme à la fin du XVIII^e. Mort en 1764, sans avoir vécu la création de son dernier opéra pourtant achevé, *Les Borades*, Rameau incarne à l'égal des peintres Watteau et surtout

Boucher puis Fragonard, cet idéal de poésie sensuelle et d'un raffinement extrême sur le plan des couleurs instrumentales. En témoigne ce spectacle d'un genre mixte, qui renouvelle l'idéal inventé au siècle passé par Molière et Lully, l'Opéra-ballet, ici en un prologue et trois actes, créé en 1747. Fidèle au goût de Louis XV, souverain neurasténique et dépressif que tente d'égayer sa maîtresse L'astucieuse Pompadour, Rameau échafaude une intrigue légère et sentimentale qui dans un souci de renouvellement des genres, fusionne mythologie et exotisme : L'amour(le Roi) se désespère mais est bientôt divertie par un pur drame oriental, nilotique, dont le raffinement et l'invention mélodique illustre le prétexte exotique de chaque acte ou entrée...

Ainsi c'est une Egypte arcadienne que convoque l'ouvrage de Rameau : dans le premier acte, la reine Orthésie, un temps trompée par les intrigues de l'amazone Mirrine, reste distante vis à vis d'Osiris, avant de succomber totalement au charme du dieu d'Egypte.

Dans le second épisode, Canope / Nilée aime passionnément la belle Memphis, mais il doit avant de s'unir à elle, paraître sous son vrai visage divin et aussi la protéger du couteau sacrificiel du Grand Prêtre. A la fois démonstration de puissance (à l'orchestre : Rameau a toujours cultivé les effets cataclysmique, en vrai amoureux de la nature) et coup de tonnerre qui rompt la continuité du drame, le débordement

du Nil est un point spectaculaire qui témoigne du génie dramatique de Rameau.

Le troisième acte évoque les amours du dieu des arts Aruérís et de la belle Orié prête à succomber aux charmes divins. C'est pour Rameau l'occasion de briller par une orchestration extrêmement subtile. Ici, seule l'invention dont est capable le compositeur assure la cohérence entre des tableaux assez disparates, même si personnages et cadres d'un acte à l'autre se déroulent en Egypte. mais c'est une Egypte rêvée et fantasmée, particulièrement redessinée selon les lois de la nécessité des sentiments exprimées, en particulier amoureux. Comme l'Arcadie, accueillant bergers et nymphes était le lieu de l'opéra du XVIII^e pour représenter toutes les composantes du drame amoureux, l'Egypte sous Louis XV et grâce au génie de Rameau, est pour le XVIII^e, la nouvelle terre des amours contrariées puis résolues.

□□**SYNOPSIS.** Au cœur de son palais, l'Amour s'inquiète. les Grâces, les Jeux, les Ris et les Plaisirs ne parviennent pas à l'égayer. Il révèle enfin avoir déclaré la guerre à l'Hymen. La perspective de se soumettre à la puissance de cet ennemi redoutable lui est insoutenable. Un bruit pompeux annonce l'Hymen qui paraît au milieu des Vertus. Contre toute attente, il affirme vouloir faire triompher l'Amour. Celui-ci s'adoucît, retrouve toute sa vitalité et s'unit à l'Hymen : leurs cours s'échangent des présents. On voit bientôt danser ensemble les Grâces, les Plaisirs et les Vertus sous l'œil bienveillant des deux divinités.

Première entrée / premier acte : **Osiris.** Mirrine, amazone belliqueuse, tente de persuader sa reine, Orthésie, de ne pas souffrir la présence d'Osiris et de ses troupes. Tandis que ce dernier s'annonce, quelques Amazones courent se préparer au combat. Osiris prétend pourtant n'apporter que l'amour et la paix. Il ordonne un ballet gracieux : les saisons, chargées de fleurs et de fruits, en font présent à Orthésie. La reine et sa suite commencent à se laisser séduire ; Mirrine, furieuse,

prétend résister malgré tout et disparaît. La fête se poursuit : les muses descendent des cieux et présentent aux Amazones les arts dans toute leur perfection ; les Égyptiens élèvent des berceaux de fleurs magnifiques. De plus en plus d'Amazones rejoignent le divertissement et s'émerveillent de ce qu'elles découvrent. Les dernières résistances d'Orthésie s'évanouissent. Des bruits guerriers se font soudain entendre : Mirrine paraît à la tête d'une troupe d'Amazones rebelles. Alors qu'elle s'apprête à frapper Osiris, Orthésie s'interpose. La dissidente est désarmée. Le geste de la reine n'a trompé personne : elle avoue être éprise d'Osiris. Celui-ci rend hommage à l'Amour. Son peuple s'unit aux Amazones pour une fête générale.

Deuxième entrée / acte : □**Canope.** Sur les bords du Nil, à la frontière entre l'Égypte et l'Éthiopie, une fête en l'honneur de Canope se prépare. Celui-ci ne songe qu'à dévoiler à la nymphe Memphis, dont il est épris, sa véritable identité. C'est sous les traits de Nilée, simple égyptien qu'il l'a séduite. Elle est annoncée. Il l'écoute épancher son cœur : un songe funeste lui fait craindre d'être celle que l'on sacrifiera à l'occasion de la fête. Nilée veut la rassurer mais un chœur de déploration donne raison à Memphis : c'est bien elle qui doit perdre la vie. Son amant prétend la protéger du couteau des prêtres. Déjà ceux-ci s'avancent et confirment l'arrêt du sort. Memphis se résigne ; des égyptiennes viennent la parer pour le sacrifice, tandis que des prêtresses élèvent des autels. Toutes se lamentent du sort de la nymphe. Les rituels débutent ; Memphis monte à l'autel ; le Grand-Prêtre saisit le couteau sacré. Soudain, le jour s'obscurcit ; les flots se soulèvent depuis les cataractes jusqu'aux rives d'Éthiopie. Le débordement du Nil annonce l'arrivée de Canope. Memphis ne peut croire que Nilée et le dieu ne font qu'un. Elle doit pourtant se rendre à l'évidence. Tous deux échangent alors des serments d'amour. Memphis demande à Canope d'avoir pitié de son peuple : celui-ci lui obéit, ordonne de grandes réjouissances, et baptise la ville

de leur amour » Memphis « .

Troisième ballet / acte : Aruérís ou les Isies. Le dieu des arts, Aruérís, souhaite s'allier à l'amour pour adoucir la vie des humains. La jeune nymphe Orie lui confie ses troubles : le dieu la console en lui vantant la puissance des arts sur l'âme, et finit par lui avouer son amour. Il ordonne des jeux en l'honneur d'Isis, auxquels il l'invite à se joindre. Des Égyptiens chantant, dansant, et jouant d'instruments divers célèbrent les Isies, joutes artistiques fondées par Aruérís. On dispute les prix de la voie, de la musique, de la danse. Orie interrompt les jeux et rend hommage à son amant par un chant de la plus grande beauté. Tous décident de lui offrir la couronne de myrte pour sa prestation. Orie dédie cette couronne à l'Amour. Aruérís annonce leur hymen prochain et offre aux vainqueurs des jeux la main de celles qu'ils aiment.

Captation à l'Opéra Royal du Château de Versailles □ Pour l'ouverture officielle de l'année Jean-Philippe Rameau (1683-1764) □ Par le Concert Spirituel □ Opéra-Ballet en un prologue et trois entrées (1747) □ Chœur et orchestre du Concert Spirituel / Hervé Niquet, direction.
□ □ □ Avec Chantal Santon Jeffery (Orthésie, Orie), Carolyn Sampson (L'Amour, Memphis, Une première égyptienne, Une bergère égyptienne), Blandine Staskiewskicz (L'Hymen, Une égyptienne, Une seconde égyptienne), Jennifer Borghi (Mirrine), Reinoud van Mechelen (Osiris, Un berger égyptien, Un égyptien), Mathias Vidal (Un plaisir, Agéris, Aruérís), Tassis Christoyannis (Canope), Alain Buet (Le grand-prêtre, Un égyptien)



Rameau : Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, opéra ballet. France 2, vendredi 22 juillet 2016, 1h15. Durée

: 2h □ – Année 2014 – □ Réalisation Yan Proefrock – □ Production Step by Step production – □ Unité musique et spectacles vivants France Télévisions : Nicolas Auboyneau – Sophie Humarau

CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini (1 cd Alpha – 2015)



CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini (1 cd Alpha – 2015). SUPERBE PROGRAMME HAYDNIEN. Haydn devient un défi nouveau pour tous les ensembles sur instruments d'époque : c'est que la vivacité élégantissime et souvent facétieuse, brillante mais hyper subtile de l'écriture haydnienne est aussi un

formidable champs d'expérimentation pour les couleurs instrumentales, défi à relever entre autres, pour toute formation digne de ce nom, outre l'articulation et la précision rythmique requises. Chaque orchestre souhaite tôt ou tard revenir à Haydn, source inépuisable du classicisme viennois. Tous les chefs depuis Norrington, Brüggen, ou le plus récent Ottavio Dantone ([LIRE la critique complète du récent coffret Decca de l'intégrale Haydn sur instruments d'époque, CLIC de classiquenews de juin 2016](#)) cherchent le bon tempo, la pulsation heureuse, à la fois vibrante et mordante, mais jamais creuse, la juste palette de couleurs justement ; le geste précis et ciselé, à la fois profond, fluide et surtout très expressif.



Dans ce programme, la sélection retenue par le chef d'Il Giardino Armonico donne raison au maestro **Giovanni Antonini**, sa sensibilité poétique et dramatique, soucieuse de cohésion comme de contrastes : le nerf, la subtilité des nuances réalisées, la vitalité générale aux côtés de l'opulence sonore et la sûreté expressive de chaque instrumentiste font toute la valeur de ce Haydn, digne créateur à la fois classique aux côtés de Mozart, et déjà romantique en bien des aspects – sturm und drang du largo d'ouverture de **L'Isola disabitata Hob XVIII:9** : comme dans la **Symphonie n°42**, chef et instrumentistes se délectent à ciseler chaque séquence en une urgence souple et justement expressive. Ce travail du détail et aussi de l'architecture dramatique d'ensemble est superlatif : rien de pompeux, ni de creux, mais au contraire une vitalité qui fait jaillir pour chaque séquence, une vérité de l'instant, idéale et prenante. La **Symphonie n°64** regorge de saine allure rythmique qui éblouit dans le menuet, entre autres, avec en prime propre aux instrumentistes italiens, cette âpreté mesurée, d'une finesse souple admirablement canalisée. Distinguons ce lâcher prise de l'excellente corniste **Anneke Scott** (la musicalité incarnée), soliste superlative qui vient d'ailleurs de participer à la réussite de la récente tournée de [la Messe en si mineur de JS Bach sous la direction de William Christie à Cuenca, Barcelone, Leipzig entre autres en juin 2016](#). Son niveau atteste aujourd'hui de l'exceptionnelle maîtrise sur instrument ancien, y compris les cuivres d'époque, pourtant si délicats à contrôler...

De Pétrarque au Sturm un Drang Antonini signe un Haydn éclectique, génial, inspirant

Donnant son sous-titre à l'album, l'air **Solo e pensoso** hob XIV B:20 est un chef d'oeuvre de mesure intérieure, c'est à dire d'équilibre proprement viennois, comme un crépuscule d'une ivresse enchantée. La voix de la claire et subtile soprano **Francesca Aspromonte** (née en 1991) en cisèle vocalement chaque arête vive, chaque éclat d'un texte qui rappelle combien tout marcheur en pleine nature fut-il solitaire et recueilli, ne peut que reconnaître la silencieuse compréhension de la nature, miroir et écho naturel de ses tourments amoureux. Une réflexion musicale qui débute introspective et sereine puis se déploie en un ravissement plus conquérant et brillant, motif d'une virtuosité élégantissime pour la soliste. Les qualités de naturel et d'articulation de la soprano confirment ici notre impression dans un précédent album, où elle participait à un cycle nouveau de résurrection dédié aux oratorios de Stradella ([LIRE notre critique complète du cd Santa Editta de Stradella, CLIC de classiquenews de mai 2016](#)).



La Symphonie n°4 qui conclue le programme souligne ce parfum d'éloquence légère voire d'insouciance bien éloigné des contrastes plus dramatiques et tendus des 42 et 64. La souplesse que parviennent à déployer et colorer chef et

instrumentistes convainc totalement. En somme, Giovanni Antonini aux côtés d'Ottavio Dantone s'affirme comme un Haydnien de premier ordre. Voilà qui augure de belles réalisations à venir puisque ce volume s'inscrit dans un cycle plus vaste dédié à Haydn, et intitulé « Haydn 2032 ». Volet majeur d'une collection thématique à suivre désormais pas à pas sur classiquenews. Alpha annonce en effet une intégrale Haydn par Giovanni Antonini, d'ici 2032, année faste qui marquera les 400 ans de la naissance du compositeur.

CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini (1 cd Alpha – 2015)

Diana Damrau chante La Traviata aux Chorégies d'Orange 2016

France 3. Verdi : La Traviata, mercredi 3 août 2016, 21h30. En direct d'Orange, Diana Damrau se confronte au plein air et à l'immensité du Théâtre Antique pour exprimer l'intimité tragique d'un destin sacrifié : celui de la jeune courtisane parisienne Alphonsine Duplessis, devenue d'Alexandre Dumas fils à Verdi à l'opéra, Violetta Valéry. La diva germanique a déjà chanté à maintes reprises le rôles écrasant de La Traviata (la



dévoyée) : à la Scala, et récemment dans la mise en scène finalement très classique et sans poésie de Benoît Jacquot, sur les planches de l'Opéra Bastille : un dvd en témoigne ([ERATO, live de juin 2014 : lire notre critique du dvd La Traviata avec Diana Damrau](#)).

TRAVIATA, UN MYTHE SACRIFICIEL...

Verdi construit le drame par étape, chacune accablant davantage la prostituée qui entretient son jeune amant Alfredo. L'acte I est toute ivresse, à Paris, dans les salons dorés de la vie nocturne



: c'est là que Violetta se laisse séduire par le jeune homme ; au II, le père surgit pour rétablir les bienséances : souhaitant marier sa jeune fille, le déshonneur accable sa famille : Violetta doit rompre avec Alfredo le fils insouciant. A Paris, les deux amants qui ont rompu se retrouvent et le jeune homme humilie publiquement celle qu'il ne voit que comme une courtisane (il lui jette à la figure l'argent qu'il vient de gagner au jeu) ; enfin au III, mourante, au moment du Carnaval, retrouve Alfredo mais trop tard : leur réconciliation finale scelle le salut et peut-être la rédemption de cette Madeleine romantique. En épinglant l'hypocrisie de la morale bourgeoise, Verdi règle ses comptes avec la lâcheté sociale, celle qu'il eut à combattre alors qu'il vivait en concubinage avec la cantatrice Giuseppina Strepponi : quand on les croisait dans la rue, personne ne voulait saluer la compagne scandaleuse. La conception de l'opéra suit la découverte à Paris de la pièce de Dumas en mai 1852. L'intrigue qui devrait se dérouler dans la France baroque de Mazarin, porte au devant de la scène une femme de petite vertu mais d'une grandeur héroïque bouleversante. Figure sacrificielle, Violetta est aussi une valeureuse qui accomplit son destin dans l'autodétermination : son sacrifice la rend admirable. Le compositeur réinvente la langue lyrique

: sobre, économe, directe, et pourtant juste et intense. La grandeur de Violetta vient de sa quête d'absolu, l'impossibilité d'un amour éprouvé, interdit. Patti, Melba, Callas, Caballe, Ileana Cotrubas, Gheorghiu, Fleming, récemment Annick Massis ou Sonya Yoncheva ont chanté les visages progressifs de la femme accablée mais rayonnante par sa solitude digne. L'addio del passato au II, qui dresse la sacrifiée contre l'ordre moral, est le point culminant de ce portrait de femme à l'opéra. Un portrait inoubliable dans son parcours, aussi universel que demeure pour le genre : Médée, et avant elle Armide et Alceste, puis Norma. Femme forte mais femme tragique.



Le timbre rond et agile de la colorature doit ici exprimer l'intensité des trois actes qui offre chacun un épisode contrasté et caractérisé, dans la vie de la courtisane dévoyée : l'ivresse insouciance du premier acte où la courtisane déjà malade s'enivre d'un pur amour qui frappe à sa porte (Alfredo); la douleur ultime du sacrifice qui lui est imposé au II (à travers la figure à la fois glaçante et paternelle de Germont père); enfin sous une mansarde du Paris romantique, sa mort misérable et solitaire au III. Soit 3 visages de femme qui passent aussi par une palette de sentiments et d'affects d'une diversité vertigineuse. C'est pour toutes les divas sopranos de l'heure, – et depuis la création de l'opéra à la Fenice de Venise en mars 1853, un défi autant dramatique que vocale, dévoilant les grandes chanteuses comme les grandes actrices. La distribution des Chorégies d'Orange 2016 associe à **Diana Damrau** dans le rôle-titre, Francesco Meli (Alfredo), Plácido Domingo (Germont père). Daniele Rustioni, direction musicale. Louis Désiré, mise en scène.

En direct sur France 3 et culturebox, mardi 3 août 2016 à

21h30. A l'affiche du Théâtre Antique, également le 6 août 2016 à 21h30.

CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd)

CD, coffret événement. EMERSON
String Quartet / Quatuor Emerson
: complete recordings on DG
Deutsche Grammophon (52cd).

Voilà 40 ans déjà que les
Emerson traverse pays et
répertoire, affirmant une
cohésion sonore et expressive
d'une indiscutable force. Fondé
à New York en 1976, les quatre
instrumentistes à cordes (David



Finckel, Eugene Drucker, Lawrence Dutton, Philip Setzer, Paul
Watkins, Guillermo Figueroa) ont pu approfondir une complicité
et une écoute rares que leurs enregistrements majoritairement
pour DG – prestigieux label jaune-, éclaire, dévoilant une
diversité curieuse, et pourtant une unité et une logique qui
fondent aujourd'hui comme rétrospectivement l'intelligence de
leur démarche : servir les auteurs du XX^e à partir d'une
souplesse tous azimuts forgée et ciselée dans l'apprentissage
des auteurs romantiques germaniques, slaves et russes. La

particularité des Emerson revient aux deux violonistes qui alternent selon les cycles et les répertoires la place de premier violon. Leur performance en 2010 entre autres, lors de la Biennale de Quatuors à cordes qui invite à Paris à la Philharmonie les meilleures phalanges chambristes du genre, ont affirmé une pureté de son subjugante au service des compositeurs abordés : en majorité, non pas les grands classiques viennois : – même s'ils jouent les 7 dernières Paroles du Christ de Haydn et la « rafraîchissant » verve du n°77, Mozart (les 6 Quatuors dédiés à Haydn) et Beethoven (intégrale ici en 5 cd, 21-27) -, mais plutôt les « classiques » modernes, ceux du XXème siècle qui ont fait le cœur le plus palpitant de leur vaste répertoire : Bartok (les 6 Quatuors dont « Lettres intimes »), incontestablement Dvorak (dont aussi les pièces avec piano), surtout les russes dont évidemment l'intégrale des Quatuors de Chostakovitch (cd 30-34).



Parmi les premiers romantiques, citons l'exceptionnel relief de leurs Schubert (D804, D810 ...), la lumière des Mendelssohn (avec l'Octuor); la souplesse liquide des Schumann (n°3 opus 41/3 et le Quintette pour piano); ... Tout cela prélude à l'acuité d'une sensibilité portée et inspirée par les derniers romantiques (évidemment Brahms) et les écritures du XXè que l'on a citées, auxquelles s'associent Webern (Quatuors et Trios, cd19), Berg (Suite lyrique, cd51), tout un cycle d'auteurs à l'œuvre restreinte voire unique (mais si géniale)

: Tchaikovsky, Borodine, les français (trop rares) Ravel, Debussy, Nielsen, Sibelius, Martinu, Grieg... Ce legs postromantiques et moderne est idéalement complété par les incursions plus contemporaines chez Harbison, Wernick, Schuller, Ives... les 52 cd composent une rétrospective magistrale qui démontre une logique artistique, une éloquente maturité sonore. Incontournable.



CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd Deutsche Grammophon 00289 479 5982 GB52). Parution : juin 2016. CLIC de CLASSIQUENEWS

Haendel : Bellezza contre le temps et la désillusion

France Musique. Mercredi 6 juillet 2016, 22h. Handel : *Il trionfo del tempo e del disinganno*. Le jeune Haendel romain, vedette du festival d'Aix 2016. L'oratorio en deux parties que le jeune Haendel – âgé de 22 ans, livre en Italie en 1707 est une personnalité européenne venu à Rome enrichir sa propre expérience et aussi démontrer combien il maîtrise au début du XVIII^e, la langue sensuelle et conquérante de la Contre



Réforme. Sur le livret du Cardinal Benedetto Pamphili, *Il Trionfo* est une succession d'airs électriques, exigeant des solistes une habilité virtuose exceptionnelle, entre expressivité dramatique, et subtilité d'intonation. Soit de vrais chanteurs d'opéras. C'est une annonce directe de ce que fera le génie saxon, plus tard à Londres, après avoir échoué à affirmer son métier dans le genre de l'opéra *sedia* : *Il trionfo* désigne cet oratorio anglais bientôt à naître et remarquablement déployé dès la fin des années 1730. Mais ici, à Rome, le jeune compositeur apprend et perfectionne sa langue dramatique et poétique.



BEAUTE / BELLEZZA s'enivre d'elle même... 4 personnages allégories se confrontent, exprimant les diverses élans et désirs de l'âme humaine; Bellezza (beauté), Piacere (Plaisir), Disinganno (désillusion) et Tempo (Temps), tous imposent à l'homme les limites et les mirages d'une vie d'insouciance ; sans conscience ni morale, sans valeurs ni sagesse, une vie humaine est vaine, creuse, fût-elle belle, hédoniste. Le temps

attrape vite les élans du plaisir. Tout n'a qu'un temps et passe et s'efface. L'appel est lancé : l'âme doit être responsable. Ainsi la Beauté s'enivre d'elle-même... Si le sujet est sérieux et hautement moral, la forme musicale époustoufle par son raffinement, sa suprême élégance, l'invention des mélodies, la finesse et la subtilité de la langue orchestrale. Jamais le génie haendélien n'aura été aussi imaginatif, contrasté, sensuel et nerveux : le compositeur réutilisera d'ailleurs nombre de ses airs dans ses opéras futurs. Aix propose une version mise en scène par le polonais déjanté,

souvent provocateur, en tout cas décalé, Krzysztof Warlikowski. La distribution elle suscite une adhésion immédiate :

Bellezza : Sabine Devieilhe*

Piacere : Franco Fagioli

Disinganno : Sara Mingardo

Tempo : Michael Spyres

Tous sont conduits par Emmanuelle Haim, à la tête de son ensemble Le Concert d'Astrée.

A l'affiche du festival d'Aix 2016 : les 1er, 4, 6, 9, 12 et 14 juillet [t 2016 / Théâtre de l'Archevêché, 22h.](#) VISITER le site du festival d'Aix en Provence 2016

DIFFUSION : en direct sur France Musique et France 2, le 6 juillet 2016 à 22h. Voici l'un des temps forts du festival d'Aix en Provence 2016, et non sans raison mais de façon confidentiel, la place du Baroque à Aix. Il reste dommage que les grands créateurs baroques lyriques, français ou italiens aient depuis des décennies – depuis la direction de Bernard Foccroule précisément, quitté le plateau de l'Archevêché. On se souvient des Orfeo ou Dido qui avaient pourtant enchanté les soirs étoilés du festival. Qu'en sera-t-il avec le nouveau directeur Pierre Audi ?



Illustration : évocation du jeune Haendel / Handel à Rome /
Portrait de jeune homme Baron Brooke par Nattier (DR)